

Des itinéraires à la place de cartes

Rome, en tant que capitale de l'Empire romain puis de la chrétienté, a été pendant des siècles une destination privilégiée pour d'innombrables militaires, dignitaires, fonctionnaires ou commerçants. Un adage disait d'ailleurs, déjà au Moyen Age, que «tous les chemins mènent à Rome», une expression qui a pris un sens plus symbolique que cartographique. Les voyageurs ne disposaient pas de cartes dessinées pratiques ⁽¹⁾, mais l'excellent réseau des voies romaines était balisé par des bornes dites milliaires car elles donnaient les distances en milliers de pas (env. 1,5 m) ; on pouvait ainsi savoir à quelle distance on se trouvait de telle cité. La vue d'ensemble était connue grâce à des itinéraires textuels largement recopiés.

⁽¹⁾ La carte romaine du IV^e-V^e s., dite *Table de Peutinger*, est connue par une copie du XIII^e s. C'est un ensemble de 11 parchemins, mesurant en tout 682 x 34 cm. Beaucoup plus difficiles à copier que les textes des itinéraires, les cartes de ce genre étaient rares et coûteuses.

Pour Vevey, l'itinéraire d'Antonin (fin du III^e s) indique que *Pennelocum* (Villeneuve) est à 9 milles de *Viviscum* (13,5 km), qui se trouve à 9 milles d'*Uromagum* (Oron). Ces distances sont exactes !

L'empereur Claude avait mis en place et fait baliser une voie militaire en direction du nord de la Gaule et de la Grande Bretagne, via le Grand-St-Bernard, dont il nous reste la borne de St-Saphorin. Subsistant au Moyen Age, elle est mentionnée sous les noms de *Iter francorum* (chemin des Francs) au VIII^e s., puis *Via francigena* (route qui vient de Francie) à la fin du IX^e s.

La méthode a subsisté tout au long du Moyen Age, entre autres pour les pèlerinages chrétiens. Le pèlerinage idéal était évidemment celui de la Terre Sainte, difficile en raison de la distance et de la situation sur place. C'est donc Rome, avec notamment le tombeau de l'apôtre Pierre, qui attirait les pèlerins. L'Eglise accordait une valeur pénitentielle à ce pèlerinage. La ville en tirait des revenus considérables et cela s'est accentué lorsque les papes ont décidé d'accorder, à certaines occasions, l'indulgence plénière (pardon de tous les péchés) qui avait été destinée initialement aux croisés.

En passant par Vivaec et Fivizuborgar

Depuis l'Antiquité, Vevey est à la convergence d'importantes voies de communication : la route qui mène d'Italie en Gaule (nord et est) par le Grand-St-Bernard et Vallorbe ; l'embranchement qui, à partir de Vevey, mène en Germanie via Avenches et Augst ; la voie lacustre (Léman – Genève) vers Lyon et la Gaule du sud. Vevey se retrouve donc au Moyen Age, dans une continuité logique, à la confluence de deux grands itinéraires de pèlerinages.

- Sigéric, archevêque de Cantorbéry, se rend à Rome en 990 en suivant l'itinéraire militaire de l'empereur Claude, déjà nommé *Via francigena*. Il décrit méticuleusement les 80 étapes de son voyage de retour. En Suisse, il suit le trajet St-Bernard – St-Maurice – Aigle – Vevey (qu'il nomme *Vivaec*) – Lausanne – Cossonay – Orbe – Vallorbe. Les haut-lieux de cet itinéraire en Suisse sont l'abbaye de St-Maurice et l'hospice du Grand-St-Bernard. Le texte nous est connu par une copie manuscrite, en latin, du XI^e s.

- Le moine bénédictin islandais Nikulas Bergsson von Muntkathvera décrit (entre 1151 et 1155) un itinéraire, le *Leidarvisir* (le guide), qui passe par la Scandinavie et l'Allemagne, en Suisse par Bâle – Soleure – Avenches – Vevey. Il suit ensuite l'itinéraire de Sigéric jusqu'à Rome mais poursuit jusqu'à



Le milliaire conservé dans l'église de St-Saphorin. Selon le texte gravé, il a été érigé en 47 ap. JC, sous l'empereur Claude. Il indique une distance de 37 mille pas (55 km) de Forum Claudii Augusti (Martigny) (www.saint-saphorin.ch/saint-saphorin/paroisse)

Brindisi et, en bateau, jusqu'à Jérusalem. L'auteur nomme Vevey *Fivizuborgar* (bourg de Viviz) et la situe sur le *Marteinsvatn* (Lac de Martin !). Le texte nous est connu par une copie, en islandais, de 1387.

Il convient de préciser que ces itinéraires utilisent le réseau des routes romaines antiques et qu'ils ont connu diverses variantes. Les noms que les auteurs donnent à la ville de Vevey (*Vivaec* et *Fiviz*) correspondent à leur interprétation de celui qu'ils ont entendu sur place, avec une oreille anglo-saxonne pour Sigéric et islandaise pour Bergsson. Ils attestent que la ville portait un nom resté très proche du *Viviscus* ou *Viviscum* latin. Le nom du *lac de Martin* n'est attesté nulle part ailleurs. Il

| Vevey | |
|---|---|
| Þá þrír dagaleiðir til Boslaraborgar. Þá ferr frá Rín dagföður til Solatra. Þá er dagföður til Vívilsborgar, hon var mikil, áðr Lodbókarsonar brutu hana, en nú er hon lítil. | Dann drei Tagesreisen nach Basel. Dann reist man vom Rhein abzweigend eine Tagesreise nach Solothurn. Dann ist es eine Tagesreise nach Wiflisburg, welches groß war, bevor es von den Söhnen Ragnar Lodbroks zerstört wurde, und jetzt klein ist. |
| Þá er dagföður til Fivizuborgar. Hon stendr við Marteinsvatn, þar koma leiðir saman þeirra manna, er fara of Mundiufjall suðr, Frakkar, Flámingjar, Valir, Englar, Saxar, Norðmenn. | Dann eine Tagesreise nach Vivis, welches am Genfer See liegt. Dort treffen die Wege der Leute zusammen, die über die Alpen nach Süden reisen: die Franken, die Flamen, die Wallonen, die Engländer, die Sachsen und die Skandinavier. |

Le passage à Vevey, dans le Leidavisir, avec une traduction allemande. Wiflisburg = Avenches. Vevey est expressément présentée comme le point de rencontre des routes pour les Francs, les Flamands, les Wallons, les Anglais, les Saxons et les Scandinaves qui se rendent au Sud en franchissant les Alpes.
(www.nikulas.ds.uni-tuebingen.de/omeka/needle/fullscreen/itinerar-nikulas#records/227)

confirme cependant l'importance de l'église St-Martin au XII^e s., soit avant l'édification du premier édifice gothique (fin du XIII^e s.). En l'absence de cartographie officielle et d'institutionnalisation des noms de lieux, ces derniers dépendaient de la plus ou moins bonne information des scribes !

Les sources locales sont avares de renseignements sur la présence des pèlerins à Vevey, mais l'abondance des établissements religieux (couvents, hospices, ...) permettait certainement de les accueillir au pied de l'église St-Martin que Sigéric et Bergsson von Munkthverá ont pu voir dans sa version romane (à propos de l'église St-Martin, voir l'annexe 2). Des historiens comme Edouard Recordon, Albert de Montet ou Alfred Ceresole ne parlent pas de ces pèlerinages.

Le Mont-Pèlerin n'a rien à voir avec un pèlerinage ! Le nom dériverait d'un vieux mot franco-provençal (et donc du patois vaudois), *peleira* (?), désignant un pâturage. Les toponymistes ne sont affirmatifs que pour exclure l'hypothèse d'un lien avec un pèlerinage.

Evolution des pèlerinages

L'itinéraire de Sigéric, sous différents noms (*Via francigena*, *Chemin romieux* = romain, ...), a été essentiellement utilisé par des commerçants (mais aussi des brigands !), occasionnellement par de hauts personnages, par de nombreux pèlerins mais surtout depuis la proclamation des «Années saintes», à partir de 1300 : les papes accordaient une indulgence plénière à ces occasions.

L'importance des pèlerinages provoque l'organisation d'un réseau de lieux d'accueil : églises, couvents ou auberges, pas toujours distincts des gîtes d'étapes des commerçants, tenant compte des moyens très disparates de pèlerins pas forcément fortunés.

Si ces itinéraires sont tombés en désuétude au XVII^e s., la tradition des Années saintes perdure : le pape François a proclamé 2025 Année du Jubilé, au cours de laquelle les pèlerins pourront franchir la porte sainte de la basilique St-Pierre, ordinairement fermée, et bénéficier de l'indulgence plénière.

A partir du X^e s., le pèlerinage de St-Jacques de Compostelle concurrence fortement celui de Rome. Il est balisé par plusieurs itinéraires : on parle pour chacun d'eux de *Via jacob*i (route de Jacques). Vevey n'y est pas rattachée.

A partir du XIX^e s., ce sont les pèlerinages mariaux qui deviennent très populaires (Lourdes, Fatima, ...) avec une forte spiritualité liée aux miracles. Comme depuis les débuts du christianisme, de nombreux pèlerinages, y compris très récents, ont pour but le tombeau d'un saint (padre Pio à San Giovanni Rotondo, ...).

L'Eglise catholique actuelle assure encore la promotion des pèlerinages, mais en accentuant le côté «voyage à l'intérieur de soi» bien plus que la valeur pénitentielle.

Un peu de vocabulaire : les termes pèlerinage et pèlerin viennent du latin *peregrinatio*, voyage lointain, à l'étranger (*per* : à travers ; *ager* : champ, territoire). La pèlerine est un vêtement pratique pour le pèlerin.

Les pèlerinages existent dans beaucoup de religions : les Grecs à Epidaure, Jésus à Jérusalem pour la Pâque, les musulmans à la Mecque, les hindous sur les bords du Gange. Il y a aussi des pèlerinages laïcs (même si l'on évite souvent le terme !) : patriotes au Grütli, anciens combattants sur un lieu de bataille, nostalgiques sur les tombeaux de Lénine ou de Mussolini, ... Le sens est alors une commémoration, mais qui n'est pas forcément exempte d'un certain mysticisme.

Dans tous les cas, le pèlerinage renforce la cohésion idéologique et sociale des participants.

Renaissance

Depuis la seconde moitié du XX^e s., on assiste à un grand renouveau de pèlerinages tombés en désuétude (comme la *Via francigena*) et à une mise au goût du jour des itinéraires de St-Jacques-de-Compostelle par exemple. Dans une époque pourtant marquée par le matérialisme et la diminution des pratiques religieuses, le besoin de spiritualité n'a de loin pas disparu. Il se couple avec d'autres thèmes dans l'air du temps : «quête de soi», recherche des racines, tourisme respectueux de l'environnement, défi physique, contacts culturels entre cités et citoyens européens.

Avec le soutien des collectivités locales, nationales et européennes, mais aussi des offices de tourisme et des hôteliers, sans oublier certaines communautés religieuses, des Associations sont créées et font la promotion d'itinéraires balisés à tous points de vue et qui intéressent un très large public. Ces itinéraires reprennent autant que possible les trajets historiques. (*carte de la Via Francigena : voir annexe 1*)

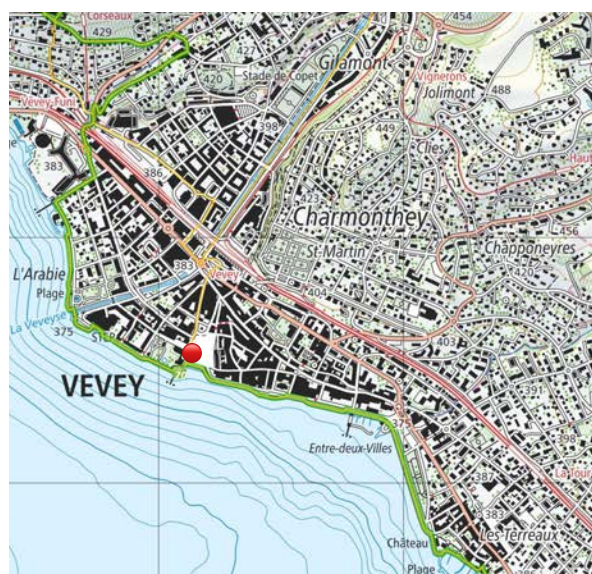
A la demande du Ministère italien du tourisme, la Via Francigena «moderne» a été certifiée en 1994 «Itinéraire culturel du Conseil de l'Europe», avec la définition suivante :

«La via Francigena était une voie de communication et a contribué à l'unité culturelle de l'Europe du Moyen-Âge. Elle est désormais considérée comme un pont entre les cultures de l'Europe anglo-saxonne et de l'Europe latine. À cet égard, le chemin du pèlerin est devenu la métaphore d'un voyage de découverte des racines de l'Europe afin de retrouver et de comprendre les différentes cultures qui construisent notre identité commune.»

L'Association internationale Via Francigena (AIVF) a été fondée à Martigny en 1997. L'Association Européenne des chemins de la Via Francigena (AEVF) a été créée en 2001 en France. C'est l'AEVF qui se réunit à Vevey en avril 2024, à l'occasion du 30^e anniversaire de la décision du Conseil de l'Europe.

N.B. : la relation entre ces deux associations reste mystérieuse pour le rédacteur de ces lignes !

Le trajet sur le sol suisse est balisé par SuisseMobile comme itinéraire de randonnée pédestre (n° 70, 10 étapes, 195 km).



Dans Vevey, l'itinéraire 70 suit un tracé adapté au tourisme pédestre. Il ne correspond pas à celui des voyageurs de l'Antiquité et du Moyen Age. La voie romaine passait près de l'axe Chenevières – Clos – Gare actuel. La route du Moyen Age traversait ce qui est maintenant la «vieille ville». En l'absence de quai, le passage au bord du lac aurait été impossible !

(www.schweizmobil.ch)



Balissage vers le débarcadère



Les réformateurs ont combattu les pèlerinages

Attachés au principe du salut par la foi seule (*sola fide*), refusant la vénération des saints et des reliques, reprochant à l'Eglise catholique de vendre le salut par le commerce lucratif des indulgences (dons en espèce, messes privées contre rémunération, ...), les réformateurs ont vertement contesté le principe même et les revenus financiers des pèlerinages. La critique est théologique : on n'assure pas son salut par ses actions (les œuvres), si généreuses ou si pénibles qu'elles soient. Mais aussi économique : on dépouille les croyants et on gaspille des énergies qui seraient plus utiles autrement :

«[Le pèlerinage] n'est pas une bonne œuvre et c'est souvent une œuvre mauvaise, car Dieu ne l'a pas ordonnée. Mais il a ordonné qu'un homme prenne soin de sa femme et de ses enfants... et qu'en outre il aide et serve son prochain. Or il arrive qu'un homme fasse le pèlerinage de Rome, dépense 50, 100 florins, parfois plus, parfois moins... ; et il laisse chez lui sa femme, ses enfants, ou tout au moins son prochain aux prises avec la misère.» (M. Luther, A la noblesse chrétienne de la nation allemande, 1520)

Pierre Viret, lors de la dispute de Lausanne (1536), déclare que

«... nous n'avons plus besoin d'aller en Jérusalem, ni à la montagne pour adorer et prier, encore moins à Rome ou à Saint-Jacques et en tels autres lieux pleins de superstition et idolâtrie, car en quelque lieu que nous soyons nous sommes toujours au temple de Dieu puisque nous-mêmes sommes sa maison.»

On peut en déduire que, dès 1536 et le passage de la ville à la Réforme, les pèlerins ont été *personae non gratae* à Vevey.

Les Eglises protestantes actuelles sont beaucoup plus ouvertes au principe des pèlerinages, dans une perspective de recherche spirituelle individuelle ou collective et, évidemment, sans perspective pénitentielle. On peut rencontrer un·e pasteur·e sur le chemin de Compostelle !

Et plus encore : inspiré par la Via Francigena et les Chemins de Compostelle modernes, un «Sentier des Huguenots» ou «Sur les pas des Huguenots et des Vaudois», a été balisé pour commémorer l'exil des protestants persécutés en France et des vaudois du Piémont. Depuis le Poët-Laval (Drôme) et Torre Pellice (Piémont), les itinéraires convergent sur le Léman, forment deux branches Morges-Yverdon-Neuchâtel et Lausanne Moudon-Berne jusqu'à Soleure. Le sentier se poursuit vers Zurich, Shaffhouse, Francfort et Bad Karlshafen en Hesse.

Lui aussi au bénéfice d'une reconnaissance du Conseil de l'Europe, il est soigneusement balisé dans le canton de Vaud par les soins de l'Association vaudoise des amis du sentier des Huguenots. Par contre, il ne passe pas par Lavaux et Vevey, qui ont cependant été la destination de nombreux réfugiés piémontais et huguenots.

Références facilement accessibles pour plus d'informations

- wikipedia.org : articles Via Francigena, Pèlerinage, Pèlerinage de Rome, Sigéric de Cantorbéry, Leidarvisir, Indulgence (catholicisme),
- www.viafrancigenasuisse.ch
- AIVF : www.francigena-international.org/fr_FR
- AEVF : www.viefrancigene.org/fr
- www.schweizmobil.ch/fr/suisse-a-pied/itineraire-70
- www.surlespasdeshuguenots.eu/
- www.via-huguenots-vd.ch/

Autre source

- Marianne Carbonnier-Burkard, Pèlerinages et Réforme protestante, in Revue d'histoire et de philosophie religieuses, avril-juin 2008, p. 129-145 (disponible dans internet)

Annexe 1. Carte de la Via Francigena, (trouvée dans www.cath.ch)



L'église St-Martin, du Moyen Age à nos jours

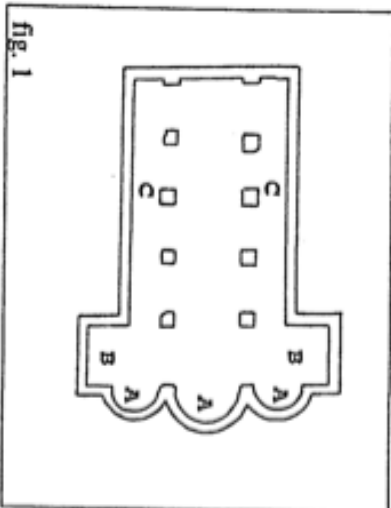
1. Une église funéraire dès le haut Moyen Age ?

La fin de l'Empire romain et les invasions germaniques (III^e - V^e s.) correspondent chez nous à l'apparition du christianisme. Les premières communautés ont coutume de regrouper leurs tombes à proximité d'un mausolée: tombeau d'un saint, d'un bienfaiteur ou du premier évêque de la région. Souvent aussi, un baptistère est installé à proximité: le baptême est, entre autres, un témoignage de la foi en la résurrection que l'on proclame ainsi dans le cimetière. Cet ensemble va évoluer vers un édifice unique: une église funéraire. Les sépultures s'y succèdent, parfois s'y superposent, jusqu'au VIII^e s. bien que l'Eglise se soit toujours opposée, officiellement mais sans succès, à l'inhumation dans les édifices. Dès le IX^e s, grâce à l'efficacité des pouvoirs politiques et religieux de l'époque carolingienne, cette opposition est enfin rendue efficace: ces églises sont désormais vouées davantage à la messe qu'au souvenir des morts.

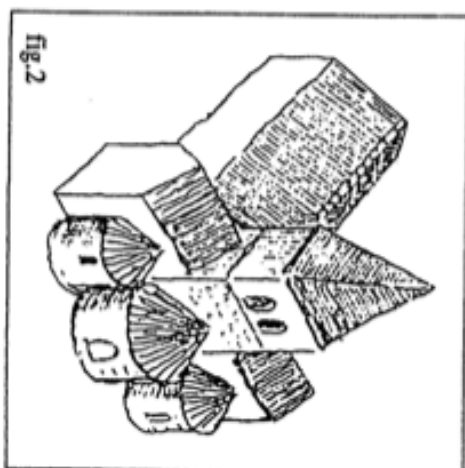
Cette période n'a guère laissé de traces à St-Martin de Vevey: les tombes plus récentes ont effacé les restes des précédentes, les vestiges d'une église éventuelle (ou d' églises successives car on reconstruisait souvent ces édifices) ont été détruits par le creusement des tombes postérieures et par la récupération des matériaux. Quelques tombes de cette époque attestent pourtant la présence d'un cimetière chrétien à cet endroit. L'histoire de l'édifice aujourd'hui invisible nous est suggérée par la comparaison avec d'autres sites funéraires de Suisse romande (St-Prex, Genève, Sion, St-Saphorin, St-Maurice, Domdidier, Fribourg ...).

2. Une église romane au XI^e s.

Les fouilles actuelles ont permis d'établir avec beaucoup de précision le plan d'une église romane (fig. 1) à trois absides (A), transept (B) et deux bas-côtés (C). Sa longueur était identique à celle de l'église actuelle (sauf le choeur), ce qui peut révéler l'existence d'une ville d'une certaine importance à proximité: on ne sait pas grand-chose d'autre du Vevey de ce temps-là!



Cet édifice, si l'on en juge par son plan, était du type «clunisien» (fig. 2), largement répandu par les moines-construc-teurs de l'abbaye de Cluny en Bourgogne: on en retrouve d'autres exemples à St-Sulpice, Romandorier et Payerne. Dans le cas de St-Martin, on n'a aucune preuve formelle de la présence d'un clocher mais la reconstruction de la fig. 2 est tout à fait plausible.

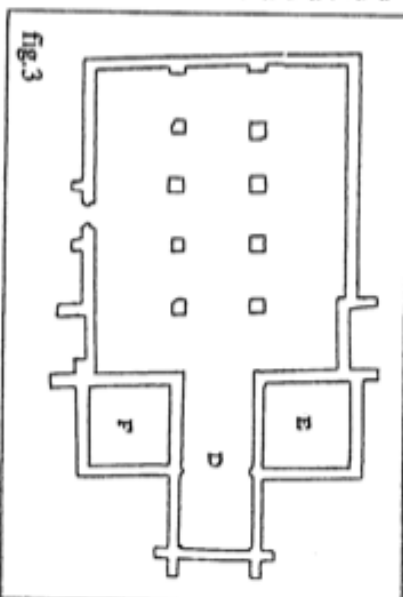


3. Une église gothique à partir de la fin du XIII^e s.

L'église est reconstruite dès la fin du XIII^e s: seuls les piliers de la nef sont réutilisés; un clocher (D) très allongé prolonge la nef, dotée de bas-côtés plus larges qu'elle-même (ce qui est assez rare). Au nord et au sud du choeur, une sacristie (E) et une chapelle (F) sont établis (fig. 3).

On peut se faire une idée de l'aspect de cet édifice en regardant le choeur qui a subsisté jusqu'à nos jours et où l'on peut même repérer quelques vestiges des peintures murales de l'époque.

C'est alors que reprend la coutume d'ensevelir des morts dans le sous-sol de l'église.

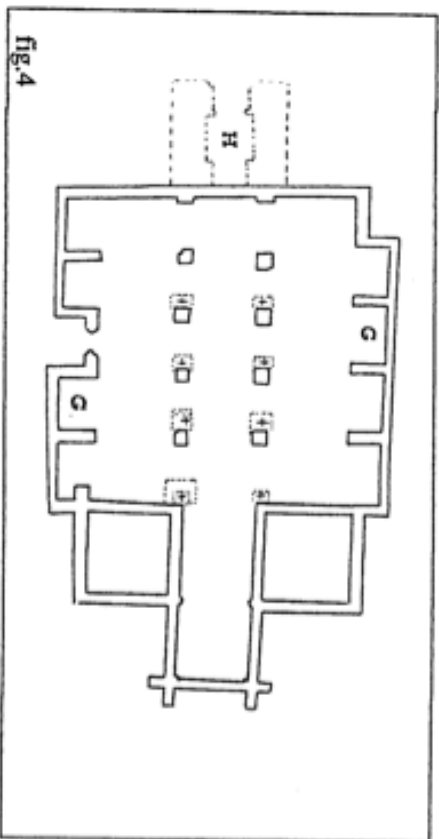


4. Un agrandissement au XIV^e s.

De part et d'autre de la nef, des chapelles (G) sont créées vers la fin du XIV^e s, ce qui élargit l'église et accentue la différence de largeur entre la nef et les bas-côtés (fig.4). Des autels (+) sont installés contre les piliers.

4 bis. Un clocher dès la fin du XV^e s.

A la fin du XV^e s., un clocher (H) qui sert également de porche et de tour de guet est accolé à la façade ouest de l'église.



5. Une reconstruction presque complète au XV^e s.

Entre 1522 et 1533, l'église est presque entièrement reconstruite: le clocher (tout récent) et le clocher sont maintenus, alors que la nef, les bas-côtés et les chapelles latérales sont profondément remaniés. Les constructions adossées au clocher disparaissent mais deux chapelles (J) sont créées de part et d'autre du clocher (fig.5). C'est l'église St-Martin que nous pouvons voir aujourd'hui. Seuls le porche sud-est (K) et la sacristie (L), au nord-est, construits en 1900, ont modifié l'aspect général de l'édifice, devenu protestant en 1536, soit fort peu de temps après son inauguration par le clergé catholique.

On continue à ensevelir des morts dans le sous-sol de l'église jusqu'en 1782, date de l'interdiction de cette pratique à Vevey (pour des raisons sanitaires et de place).

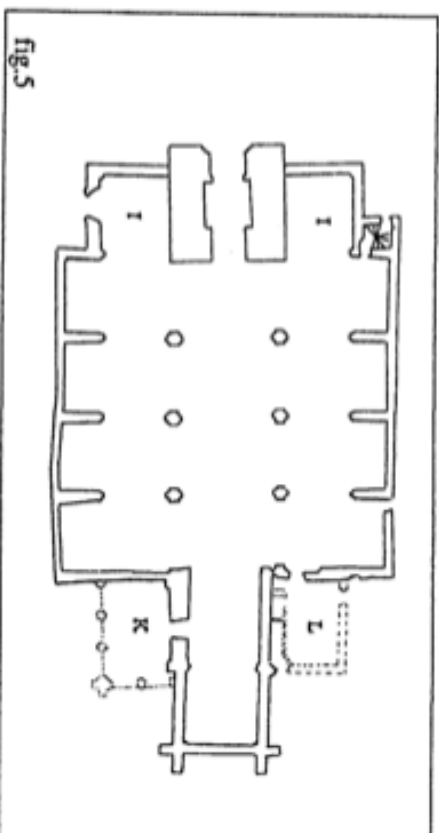


Les archéologues sont remontés dans le temps.

L'histoire de l'église était partiellement connue par diverses archives (notamment d'anciens comptes de construction et de réparation). L'étude des murs extérieurs avait déjà révélé la succession de certains travaux de restauration ou de reconstruction. Des fouilles du siècle dernier avaient mis au jour l'abside centrale de l'église romane dont les restes touchaient le sol actuel.

Des travaux ayant été décidés par la commune de Vevey pour refaire le chauffage (par le sol) de l'église, il était évident que les tombes et vestiges enfouis sous la nef allaient être touchés. L'intervention des archéologues s'imposait.

Ces derniers ont procédé en étudiant les couches successives du sous-sol: la couche supérieure (la moins ancienne) contenait des tombes des XV^e-XVIII^e s. et les traces des travaux de 1530. Ces tombes avaient elles-mêmes été creusées dans un sol qui contenait des tombes et des vestiges plus anciens. En descendant ainsi dans le sol, les fouilleurs sont donc en fait remontés dans le temps et ils terminent actuellement leurs travaux en mettant au jour les vestiges les plus anciens, sous lesquels se trouve le sol naturel.



Vevey carrefour de voies internationales

- _ voies romaines (conservées au Moyen Age)
- _ **Via Francigena, Sigéric et moderne (~ 990) : Cantorbéry – Reims – St-Bernard - Rome**
- _ **Leidarvisir, Bergsson de Muntkathvera (~ 1155) : Islande – Vevey – Rome - Jérusalem**
- _ **Simplon - Orient Express (1919 – 1962) – Paris – Simplon -Venise dès 1906**
- _ autoroutes

